

Clichés montréalais

Pierre Barrette

Numéro 105, hiver 2001

Le cinéma québécois aux rayons X

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrette, P. (2001). Clichés montréalais. *24 images*, (105), 21–21.

Clichés montréalais

Qu'est-ce qu'un cliché? Dans son acception première, on nomme cliché la plaque du typographe qui permettra à un contenu donné d'être reproduit à des milliers d'exemplaires. Le sens contemporain du mot, lui, s'explique par une extrapolation de cette réalité première: le cliché, c'est l'image (linguistique, visuelle, picturale, peu importe) cent fois répétée, devenue à force de redondance convenue et banale. On pourrait dire aussi: une image au second degré, une image qui se donne en représentation, construite non pas sur une réalité dont elle saisirait un aspect, mais à partir d'autres images, devenues des modèles de cette réalité et qui la remplacent. Le sociologue Jean Baudrillard les nomme simulacres et construit



autour d'eux toute une théorie qui explique les principaux phénomènes médiatiques contemporains. Au cinéma, un cliché, cela peut donc être une image mille fois exploitée (les paysages de Monument Valley dans le western, par exemple), mais également toutes ces figures cinématographiques engendrées par le cinéma lui-même et qui ne dépendent plus en rien du réel (un célèbre écrivain de romans policiers disait n'avoir jamais rencontré de sa vie un détective privé qui enquêtait sur une affaire de meurtre...).

Le cinéma québécois récent possède son lot de clichés, mais nuls, je crois, ne sont aussi redondants que ceux qui concernent Montréal, à commencer par la présence même de la ville dans la cinématographie. Combien de films de fiction réalisés au Québec et qui ne se targuent pas, à un niveau ou à un autre, de présenter Montréal comme un *personnage* à part entière? Combien trouve-t-on de films depuis dix ans dont l'action se déroule à Trois-Rivières ou à Sherbrooke? En fait, hors de Montréal, il ne semble point exister de salut; c'est à croire que l'urbanité constitue un marqueur nécessaire du cinéma québécois, une sorte de preuve de contemporanéité obligée sans laquelle les réalisateurs se trouvent perdus, égarés hors de la planète cinéma. Mais en même temps, ce que l'on constate, c'est que cette urbanité n'a pas de consistance, il s'agit d'une urbanité-signe jouant un rôle d'enveloppe sans que cela n'ait de conséquences sur le destin des personnages qui habitent le film. Si ce constat paraît bien sûr tenir pour des projets com-

me *Montréal vu par...* ou encore comme *Cosmos*, puisque la ville en constitue ni plus ni moins l'essence même, il concerne tout autant des films comme *Caboose*, *Sous-sol*, *Hochelaga*, la trilogie de Charles Binamé, *Le grand serpent du monde*, *Un 32 août sur Terre*, *2 secondes*, *L'invention de l'amour* et j'en passe, bien entendu, puisqu'on pourrait presque tout aussi bien dresser la liste des films de fiction réalisés ici depuis quelques années.

Et quelle image présente-t-on de la métropole? Selon la sensibilité du cinéaste, la toile de fond particulière qu'il veut donner à son histoire, il apparaît que Montréal peut prendre deux visages: Montréal-la-grande-cité-nord-américaine ou Montréal-la-ville-avec-un-petit-je-ne-sais-quoi. Du premier visage, le film *Le grand serpent du monde* fournit une bonne illustration: entre les segments du récit, le réalisateur a intercalé de longues séquences panoramiques filmées du belvédère du mont Royal, séquences qui n'ont aucune fonction sinon de redoubler les signes de la *montréalité* en ancrant le film dans un décor de carte postale, les gratte-ciel faisant ici office de métonymie de la grande Amérique urbaine. Le mont Royal se trouve d'ailleurs souvent au centre de ce type de clichés, par exemple dans *Hochelaga* ou encore dans *Jésus de Montréal*, où il sert de prétexte à toute une série de plans d'ensemble de la ville. Mais c'est le Montréal-ville-cachet qui remporte la palme du cliché par



Montréal sert souvent de prétexte à une série de plans d'ensemble de la ville; en haut, du belvédère du mont Royal dans *Jésus de Montréal*, en bas, du toit d'un immeuble dans *Eldorado*.

excellence de notre cinématographie, avec en son centre le Plateau-Mont-Royal et le Mile-End, leurs habitants un peu bohèmes, leurs ruelles si caractéristiques, les rencontres fortuites qu'on y fait, les cafés, les appartements déglingués. Les films de Binamé en constituent naturellement la quintessence, mais depuis que les jeunes espoirs s'y sont mis eux aussi (les Bélanger, Villeneuve, Briand, Demers, etc.), on ne parlera peut-être bientôt plus de cinéma québécois, ni même de cinéma montréalais, mais bien du cinéma du Plateau... ■

PIERRE BARRETTE